

Invention freudienne de l'écriture de l'a-voix...

Les considérations qui suivent partent du cheminement de Freud pour inventer ce qui semble finalement constituer un certain mode d'écriture en psychanalyse, qui par ailleurs sera à questionner plus avant avec Lacan, lequel fait opérer à *à la fonction de l'écrit* initiée par Freud un retournement radical, surtout à partir de « *Litturaterre* », et que je me risque à synthétiser de cette formule: « *D'une écriture qui ne serait pas de l'inscription* »...

Ce *retournement* qui en fin de compte *fait coupure* avec ce que Freud conçoit de l'écriture (et engage une autre écoute dans la cure), est toutefois en même temps dans le *prolongement* de ce qu'il met en oeuvre dans sa pratique, pour peu que notre retour à Freud, à l'instar de celui de Lacan, soit attentif aux trébuchements de sa démarche et à l'équivoque de ses trouvailles. Et ceci ici, dès le texte que Freud lui-même tient pour « pré-historique » à la psychanalyse: la *Contribution à la conception des aphasies*.

Pour aller directement au but de mon propos, qui est aussi bien son point de butée, j'avancerais ceci: que *s'y noue l'énigme d'un nouage de l'écriture et de la voix*, que j'écrirais volontiers « *l'a voix* » pour en faire ressortir la dimension d'objet (a). Nouage ici paradoxal puisque d'une part *l'écriture* ne se manifeste pas encore comme dans la lettre 52 ou l'Esquisse, ou le chapitre 7 de la Traumdeutung par des *tracés* et des *petites lettres*, mais s'associe en creux à la *question* initiée par Broca de *localisations* cérébrales du langage et de la parole dans le cerveau, et que d'autre part, la *voix* s'y repère par ses défaillances à parler caractéristiques des aphasiques. Mais peut-être est-ce justement ce double « négatif » qui est instructif. C'est du moins le pari que je fais...à mettre à l'épreuve

Sachant que je suis directement intéressé dans ma clinique par la question, en particulier un analysant qui a subi une rupture d'anévrisme, je vais m'appuyer sur quelques textes de Serge Haljblum qu'il se trouve que j'ai à ma disposition: essentiellement un texte intitulé *L'aphémie*, qui porte directement sur ce livre de Freud, et un autre, *Bruisures* qui en élargit la portée; et accessoirement pour ici, un troisième, *L'autiste et la voix*...Mon intention n'est pas spécialement de donner la parole à SH qui n'en a pas besoin, ni de commenter l'ensemble de ces textes de recherche, difficiles et complexes, pour en rendre raison et encore moins pour leur faire dire qu'ils ont raison. Simplement, la lecture de ces textes faite il y a dix ou quinze ans, après une rencontre avec lui, la seule d'ailleurs, dans le cadre d'un séminaire sur l'autisme, m'a marqué. Une certaine « voix » m'est restée, disons dans un coin de cerveau, dans une « zone » plus ou moins « brocadée », et l'occasion de travailler à nouveau la question de l'écrit en psychanalyse a réanimé ces *traces*.

Dans sa lecture de Freud, S.H. entrelace de nombreux trajets que je ne chercherai pas à démêler dans le détail, n'en retenant que quelques « lignes d'errés » directement utiles pour mon propos.

D'abord ce terme d'« *aphémie* » que selon SH, l'inventeur de la « zone de

Broca » lui-même veut imposer de préférence à « *aphasie* », qui a pourtant été retenue par sa postérité y compris Freud qui s'en est fait dupe. Broca lui-même l'argumente dans une lettre de 1864 au docteur Emile Trousseau. Je vous passe l'argumentation subtile de Broca pour justifier la pertinence lexicale de son choix et protester contre son effacement: ce qui compte, c'est l'enjeu de cette dénomination.

Là où le terme d' « *aphasie* » signifie les ratés dans la mécanique de la parole jusqu'à l'abolition du sujet dans la destruction de la zone cervicale, et soumet au Regard ce que SH nomme les *bruisures de voix*, la forçant à s'imager dans le visible des destructions cervicales, avec le terme d'« *aphémie* » au contraire, ce trouble de la parole, cette *embrouille* du parler *bruisé*, est celui d'une personne *qui a mal aux mots et à ses articulations* mais reste fondé comme sujet. Autrement dit:

« *Le débat en son fond peut se formuler d'une manière simple: soit le trouble de la parole relève du parler en tant qu'il en est fait voix de sujet, c'est un trouble du « je parle », du parler en tant qu'articulation du sujet, articulation elle-même articulée sur et dans une zone cervicale définie; soit c'est un trouble relevant de la brillance, du montrer, du donner à voir, du faire voir en tant que bien et beau parler, et alors quand l'humain perd le parler, il perd la face... ».*

Il y a certes un lieu (cérébral) *pour* la voix, la parole et le langage, mais que ce lieu devienne lieu *de* la voix et de la parole qui seraient par là visibles, que la parole soit enfin « vue », c'est ce que sous tend le terme d'aphasie récusé par Broca lui-même, et qui alimente l'illusion scientifique encore plus largement développée de nos jours par les progrès technologiques de réduire le parlêtre à ce qui s'en rend visible dans une image sans reste qui le « montrerait »...

Freud à ce niveau dupe du mot, se trompe d'objet, rate ce qui de l'objet voix, y compris et surtout en ses bruisures, ne se laisse pas réduire à l'objet regard, au champ scopique et aux mé-prises de l'imaginaire. Mais par un autre détour, il en découvre l'irréductibilité, par l'insistance de ses critiques des localisations cérébrales du langage comme dernier mot de l'aphasie, ce qui l'amène à privilégier les *ponts* et *passerelles*, fussent-elles neurologiques qui mettent en avant que la *fonction* du parler excède les localisations particulières: moins des lieux, des « zones », que des dé-placements, des circulations, voire des dé-formations. C'est par là qu'il fait écho ¹ à ce qui *de la voix fait écart du bruit au parler*, et qu'il anticipe l'invention de l'inconscient avec ses « *Enstellung* » et autres *associations* qui en font tout le vif de *transfert*, telles que les tentatives d'écritures ultérieures en *feront* trace, de mettre en jeu les *passages* d'un lieu topique supposé à un autre, en termes de *transcriptions* ou *traductions*,Et puis il y a cette notion insistante (comme à la page 111) de « *reste de langage* », des jurons et insultes(dont Lacan a fait état, voire éclat, jusqu'aux *jaculations* diverses. Ces *restes du parler* témoignent que le pousse-à-parler se fait entendre jusqu'aux silences bruyants des corps d'autistes et que l'objet voix insiste à objecter à toute solution de miroir . Et Freud dans son parcours de neurologue même traque ce qui rate dans toute théorie de l'image reflet, de la bijection entre la machinerie corporelle et l'appareil de langage - cet « organe » non réductible à l'organicité qui amènera Lacan à inventer la fameuse « lamelle », l'organe inorganique dit « libido » ..

C'est ce que Serge Hajblum va retrouver jusque chez les dits « autistes », dont il fait voisinage (sans les confondre) avec les aphasiques. Il le retrouve dans ces paroles « *bruisées* » qui se signalent par toutes sortes d'exsudations, d'excrémentations

¹

« *Echo, ô hoquet* » dirait Michel Leiris dans « *Langage tangage* »

et de bruits qui peuvent être posés comme « *tensions à la voix* ». C'est une trouvaille de SH, ce signifiant compact de « *tension à la voix* », qui tente de cerner le réel de ces « *confins* » où certains sujets manifestent qu'ils sont *à la plus fine limite de ce qu'il y a de l'Autre* et par suite du sujet, même dans cette simple épure de ce qu'on nomme « automatisme mental ». A fortiori dans ces situations induites par le « syndrome frontal » où le sujet qui a été victime d'un AVC emploie ou croit employer des mots à la place d'autres ou interrompt sa phrase qui se perd dans le sable d'oublis intempestifs. Ou encore dans ces passes, « mauvaises passes », dans lesquelles un sujet occasionnellement silencieux se retire hors la voix, pas sans que ça lui parle au plus près de son extimité, « tout contre lui-même », comme Freud en personne en témoigne dans la « *Contribution*.(p111-112)..

« *Je me rappelle que par deux fois je me suis vu en danger de mort, dont la perception chaque fois se produisit de façon tout à fait soudaine. Dans les deux cas, j'ai pensé: « cette fois c'en est fait de moi », et pendant que je continuait ainsi à parler intérieurement, uniquement avec des images sonores tout à fait indistinctes et des mouvements de lèvres imperceptibles, j'entendis ces mots en plein danger, comme si on me les criait à l'oreille, et je les voyais en même temps comme imprimés sur une feuille voltigeant dans l'air. »...*

Or, dans ces temps de « *stupéfaction de la langue* » où l'on retrouverait l'Artaud du « *Pèse nerf* », ou bien à l'inverse, l'expérience inouïe de Robert Antelme parlant (à qui?) diarrhéiquement sans interruption cinq jours au sortir de Dachau dans la certitude de sa mort imminente², dans ces confins donc où le *parlêtre* est empêché *d'être parlant* (au titre d'être entendu), il ne s'agit évidemment pas de simplement retrouver la « dignité » d'une personne en un geste moralisant qui suppléerait à bon compte au désastre trop visible de sa « déchéance ». Y reconnaître, dans ces *trouures* opaques du parler, une « tension à l'a-voix » pour un sujet qui se cogne au mur de langage, c'est se donner *la tâche de produire justement cette voix comme objet (a)*, ce qui n'a lieu que d'un *acte d'écriture*, celui par où, de poser la lettre, « *la voix est libre, libre d'être autre chose que substance* » (Lacan: *La Troisième*).

Serge Hajlblum, dans *Bruisures*, nous propose à ce sujet une illustration saisissante de ce procès chez Freud, au sujet de l'analyse du petit Hans. On ne prendra pas le temps ici de le suivre pas à pas. J'en viens directement au cœur du propos: la bascule «*zu Kein/zu Klein*, qu'on peut traduire: « *trop pas(un)/trop un* ». Ce qui est décisif, c'est *l'écriture*, qui est le *fait* de Freud, sa création: la parenthèse dans *zu k(l)ein* où s'insère le « *l* », et qui peut se transposer en « *tro(u)pas*. Il s'agit d'un « *gribouillis de voix* », qui fait trace d'un mélange: le « *l* » (ou le « *u* » dans sa transposition) ne vient pas se substituer à une autre lettre ni même une absence de lettre marquée comme telle. La formule, avec sa parenthèse, *donne lieu* à un dire, en ce qu'elle fait valoir, sur sa frange vocale, la voix dans sa différence phonologique (o)/(ou) qui rend possible deux expressions différentes, *tropas* ou *troupas*. Et en même temps elle indique en amont un moment de non discrétion, un mélange, un *bruit* en deçà de la discrétion du vocal ...

Cet acte d'écriture, dont la pointe décisive est ce tracé de parenthèses [comme celle de la fonction fréguenne faisant place F() à l'argument (x)], cette parenthèse qui fait *place* au *trou*, nomme un vide, impute en l'occurrence à un enfant (*infans*) un dire

²

Et dont il a *fait trace* dans une lettre qu'il a écrite ensuite à D.Mascolo

possible dégagé du bruit, mais pas sans garder trace de ce « plein » dont il est ainsi fait vidage rétroactivement.

On retrouve ici l'autisme dans la douleur de son corps bruisé. Ce tour (d'écriture) par lequel une impossibilité appelle une possibilité de rendre compte de l'impossibilité même, autrement dit la possibilité d'un autre lieu que le confinement dans l'impossibilité, c'est ce qu'écrivent ici les parenthèses. Elles écrivent ce *retournement*³ de l'impossible en possible, *dans* l'impossible et *de* l'impossible...L'acte d'écriture, qui donne lieu à de la lettre par un blanc au lieu d'un « ban », sépare les brins mêlés de la pelote de bruit, du « charivari », que fait ici, en l'occurrence, cette difficulté de questionnement quant au sexuel⁴. Par le frayage de cet « l » de lettre qui éclate en parenthèses pour s'y inscrire en lettre alphabétique, Freud déleste le *dire* de ce bruit-là qui l'a (pourtant) convoqué en tant que jaculation, manifestation de jouissance intolérée, et qui n'allait pas sans faire quelque bruit. Reste le «souffle» dont la musique chinoise traque l'imperceptible, ou que l'hébreu *Ruah* nomme « esprit »...

Cette lettre, qui « ruisselle » au « ravinement » de la trace contrairement à la dialectique de la lettre présente dans le jeu *Wegen/Wagen* (à cause de/voitures), et à toute formation de l'inconscient structuré comme un langage (lapsus, witz,...) ne s'inscrit pas d'emblée dans le champ de substitution métaphorique à une autre lettre, pas même à un blanc. La *paren(t)hèse* qui s'écrit, à faire trou du symbolique dans le réel pour qu'un x y prenne valeur localisée de (a), *institue* plutôt un espace de quasi métaphoricité, opération équivalente peut-être à la métaphorisation paternelle mais qui s'en passe: *Nom du vide* au défaut du *Nom du père*, quand elle *survient*, elle oblige à penser une irruption, un forçage qui bascule le mot *kein* en *klein*: elle pose un blanc et s'y substitue. Là elle devient une petite chose, une lettre, un « un » avec son compagnon de « «zéro» ». Une lettre qui, dans son frayage, instaure un espace de *rien* auquel elle vient elle même se substituer.

On pense ici *a contrario* à *La disparition* de G. Perec, où la lettre « e » n'est pas même manquante, strictement impossible faute de parenthèse qui en inventerait la place vide, en ourlerait le trou enfin advenu aussitôt que littéralement boutonné dans la compacité d'un im-monde tout-un, dépourvu de la moindre rime féminine, celle qu'on dit « muette », et qui fait le vocable *pas-tout* dicible, donc articulable..!...

Pour terminer, provisoirement, d'un grand saut de *l'extime* analytique à la *Chose* dite publique: Aristote et Platon, par delà leurs querelles de famille, s'accordent sur un point décisif: le *demos*, le *peuple*, n'est qu'un gros animal qui « *répond aux paroles qui le caressent par le tumulte de ses exclamations et à celles qui l'irritent par le vacarme de ses approbations* » (*République*, livre VI). Il partage avec les autres animaux l'instrument de la voix, de la *phonè*, qui n'est que le moyen d'indiquer la douleur et le plaisir (traduisez « jouissance »). Ce qui n'a rien à voir avec la parole, le *logos*, propre à discerner l'utile et le nuisible, et de là le juste et l'injuste, et qui est le privilège des seuls parlants politiquement recevables au titre de citoyens...

Et si *la* politique, non celle qui *se pense* comme service des biens à rendre au nom de ceux dont les « voix » (se) comptent une par une au registre du *logos* en cours, mais celle qu'on *fait* en prenant voix là où elle n'est pas comptée, d'être

³ Ou *rebroussement*, comme dans la bouteille...de Klein!

⁴ On retrouverait le « pas de rapport sexuel » lacanien comme « dernier mot » du retrait de tout mot.

« *vocifération* » et « *rumeur infondée* », si la politique, donc, consistait justement, pour ceux qui, déficients à la langue, demeurent hors lieu-dits, inaudibles voire disparus de la scène, sans nom et sans qualité, si faire de la politique consistait à faire valoir leur « *beuglement d'êtres sans nom* » comme des prises de parole qui forcent à prendre en compte ceux qui ne comptent pour rien, le temps au moins d'une *parenthèse*, d'un *espacement*, où s'écrive l'égalité d'un parlêtre avec *n'importe quel autre*, au lieu vide où sa tension à la voix en vient à se faire entendre, à forcer l'huis/l'ouïe de la Cité, interdite aux laissés pour compte pour cause de borborigme inarticulé...

Je laisse ouverte la question de savoir s'il s'agit là d'une simple métaphore « politique » de l'Autre scène analytique...ou s'il faut prendre au sérieux que « l'inconscient est politique »...en tant qu'il porte le *litige* à la (bonne) conscience...